

Lê pòètè/là pòètèssè

Djalal ad din Rumî , ce nom est un clin d'œil à un célèbre poète et soufi qui a inspiré un grand nombre des histoires qui vont suivre.

Le poète est un lettré qui est parvenu à échapper à l'illusion. Il a compris que les autres étaient piégés dedans, mais ne peut rien révéler sous peine de disparaître. Il se prête donc au jeu de cette illusion à partir du moment où il arrive (2 ou 3ème phase). Il dispose avec lui d'un petit recueil de poèmes qu'il utilise pour parler aux personnages à travers des métaphores. Il évite ainsi de parler directement de ce qui le préoccupe et tente d'atteindre la conscience de ses interlocuteurs. Si on lui demande d'être plus clair ou de dire ce qu'il a derrière la tête, il ne fera que des réponses évasives et tentera de noyer le poisson.

Il est important de ne pas le rendre trop bavard pour ne pas casser l'importance de son message (contes, poèmes, métaphores, images, ...) Il préférera éluder le sujet si on lui demande des précisions ou pourquoi il a choisi de s'adresser à quelqu'un par « ce message ». Disons que c'est un sage qui parvient à percevoir la nature des gens sans porter de jugement. Concrètement, le poète est là pour faire parler les joueurs, les aider à diriger leur réflexion et s'exprimer éventuellement sur leur vraie nature. En fonction des personnages, il pourra utiliser les moyens suivants pour faire comprendre la situation qui les menace :



A tous (mais modérément) :

- « Je ne peux rien révéler qui vous priverait de mon aide »
- « Parfois le voile qu'on a devant les yeux peut être une prison plus dure que les murs les plus durs.. »
- « Le voile est mystérieux. il permet à celui qui est derrière de se cacher du monde tout en l'observant sans contrainte. Mais il arrive qu'on ne sache plus si on lui fait face ou si l'on se trouve derrière. »
- « Ce monde est un poème. Une allusion aux espoirs et à la vérité. Il ne tient qu'à vous d'explorer d'autres contrées »

A Marjane (esclave) ou à Noura (princesse)

si elles récitent leur comptine :

« Vous semblez être très attachée à ces vers. il n'y a pas de lien plus solide que la mémoire d'un instant de bonheur »

Chaque page ci-dessous comporte un texte, à lire au personnage concerné, qui est sensé l'aider à identifier le voile qui le retient dans l'illusion. Les notes en gris permette au poète de se rappeler le voile, sans que le joueur puisse le lire trop facilement.

Bashir, le médecin : Voile de la sagesse

Il doit chercher à construire la paix entre les empires pour finir ses recherches sur la fin de sa vie.

De même, il peut prendre Ismaël pour disciple et l'aider à maîtriser son don.

Il doit surtout délaissier la facilité et ne pas se laisser bernier par le bossu qui lui donne l'issu de sa quête sur un plateau (Trouver Jésus, la cité des génies).

Un homme se lamentait et se plaignait de sa soif. Il était assis en haut d'un mur tout près d'un étang. Il oscillait d'un côté et de l'autre. On aurait dit un poisson hors de l'eau.

Soudain, il se mit à arracher brique après brique et à les jeter dans l'eau. Sans doute venait il de réaliser que tant que le mur le séparerait de l'eau, sa soit ne pourrait être étanchée.

Alors l'eau se mis à lui parler avec la voix d'un ami charmeur. En entendant ce prodige, le pauvre assoiffé, toujours en haut du mur, perdit l'équilibre et faillit s'écraser par terre. La chute lui fut épargné ce jour-là.

S'adressant à l'assoiffé, l'eau dit :

- pourquoi me lance tu des pierres ?

Toujours très étonné de percevoir les paroles de l'eau, l'homme lui répondit :

- J'en tire deux avantages. Le premier, c'est de t'entendre, le second, c'est de me rapprocher de toi. Car je ne m'unirait à toi que lorsqu'il n'y aura plus de briques entre nous.

Il continua d'arracher des briques et, par là, à abaisser peu à peu le mur. S'adressant à lui-même ou à l'eau, il dit :

- Il faut arracher les briques de la séparation tant qu'on est encore jeune, puissant, vigoureux et fort de cœur.

Au terme de tout cet effort, alors qu'il ne restait plus que quelques briques, il pris la position de la prosternation, le front, les mains et les genoux cloués au sol. Ensuite, il retira les dernières briques, et s'abreuva longuement.

Un bruit particulier lui parvint. Il tendit l'oreille et entendit, très douce, la voix de l'eau qui lui disait :

- Tu oublies un troisième avantage. A chaque brique que tu lançais, mon niveau montait vers toi. Il montait très lentement, si insensiblement que tu ne t'en rendais pas compte. Je me rapprochais de toi d'instant en instant, car l'objet de l'amour se rapproche aussi de l'amour, comme l'eau s'approche de l'assoiffé...

Alors l'homme disparu dans l'étang, qui se referma sur lui.

A Saïd, le derviche : Voile de la frustration

Il doit renoncer à prouver l'existence de Dieu. Il ne doit pas céder à la dernière parole de son maître et conserver le doute jusqu'au bout. Si possible, il doit remettre la boîte (fermée) à Marjane.

Le joueur peut recopier le texte ailleurs si il le désire.

Mon cœur bouillant est semblable au chaudron,
mais mes lèvres proches de l'extinction.
Comme ver à soie dans le cocon du temps,
Je vis reclus dans mon linceul blanc,
Tête vide, âme débauchée dans l'ivresse,
Plus question de mettre une jarre en Perce.

Perdu naguère près d'un lac au désert,
J'arpente la perte de ma terre et ma chair,
je cherche de toutes parts une issue,
D'un lieu sans mur où rien n'existe plus,
Guidé ici par le ruisseau de l'âme
Ne vois dans la source que les larmes.

J'y trouverai les braises de mon ire.
Là bas le sable a l'odeur de la myrrhe,
Âge autre, rancis aux relents des outrages.
Libre de mes biens, de mon héritage,
J'exhalerai jusqu'à ma dernière fable,
Je m'en remets au maître impénétrable.

Alimar

A Asmira, la concubine voilée : voile de l'indignité

Elle clamer sa noblesse et se dresser fièrement face à ses ennemis, comme Constantinople a tenu dans la bataille.

Dans le palais de l'atâbak d'Azerbaïdjan, du sol au plafond, tout est conçu pour éblouir, de la géométrie du dallage, narration minérale de l'univers, aux calligraphies qui serpentent autour de la coupole, support du voyage céleste de l'oeil. Les odeurs des encens et des huiles embaument et se mêlent aux effluves du jardin. Par moment, un souffle de jasmin et de rose parvient à se dégager de l'ambre et du musc.

La cour entière est présente : l'atâbak en personne, mais aussi des vizirs sont là, des astrologues, des mathématiciens et des poètes. Depuis quelques jours, une caravane est arrivée de la chine lointaine. Le marché de l'est est réputé pour ses vêtements, ses peintures, ses calligraphies, ses œuvres d'art, ses cornes de rhinocéros et ses objets de jade. A côté, un centre de arts réunit près de cinquante maisons de danse et quelques salles de théâtre qui peuvent accueillir des milliers de spectateurs. Un jour, l'atâbak a convoqué les peintres chinois. Ils portent tous de somptueuses tenues de soie brodée d'or et de jade.

Ce jour-là, l'atâbak a également convoqué les peintres de Byzance. Très sobrement vêtus, ils paraissent plus fatigués que leurs collègues chinois. La cour entière se demande pourquoi on les a conviés et ne tarde pas à l'apprendre : l'atâbak exige une compétition entre les deux délégations, il veut que sous ses yeux se déroule la grande bataille, celle qui opposera l'occident à l'orient. Les soldats seraient cette fois les peintres, et les armes, des pinceaux et des couleurs. Les belligérants sont prêts pour le combat. On entend les chinois dire : "nous sommes les meilleurs" et les peintres byzantins ajouter : "A nous la majesté et la splendeur."

On installe les deux groupes dans deux salles opposées, que sépare un rideau. La cour est disposée dans les corridors adjacents. Elle ne peut rien voir mais tout un vacarme, dans leur langue, fait deviner leur agitation. A leur demande, des officiers se rendent régulièrement à la réserve impériale afin de s'approvisionner en couleurs. Aucune exigence, en revanche, du côté des peintres de Byzance. Là, pas un mot n'est échangé. De l'extérieur, en effet, on n'entend que le bruit d'un mur qu'on polit, dirait-on.

Des heures passent, des jours passent. Les deux groupes continuent. Un jour, enfin, les chinois font battre le tambour et proclament l'achèvement de leur ouvrage. L'atâbak s'annonce et pénètre dans leur salle. Les yeux sont volés par une extraordinaire peinture et la cour réalise qu'elle n'a jamais rien vu de semblable. Forme, couleur: tout le monde est dans l'émerveillement.

Alors un peintre de Byzance retire le rideau qui sépare les deux pièces. Tout le monde se retourne et voit toute l'œuvre des chinois qui se reflète exactement sur le mur poli. Sentiment étrange: tout ce qu'ils avaient vu du côté chinois semble meilleur de ce côté-ci. Ils ne peuvent plus parler. Ce qui leur arrive dépasse une simple compétition entre peintres. Que dire ?

Qui sont ces peintres de Byzance qui se passent de dessins et de couleurs ? L'Occident à-t'il gagné par son dépouillement ? Ou perdu ?

A Zeïna, la favorite : voile de la bienveillance/noblesse

Elle doit admettre sa perfidie ou au moins l'un de ses crimes publiquement. Elle peut aussi commettre un acte malsain publiquement.

Dans le bazar des parfumeurs, un homme entre un jour dans une boutique. Il hume les odeurs de parfums et s'évanouit aussitôt. Le parfumeur connaissait l'intrus. C'était un tanneur célibataire qui vivait encore avec ses parents dans le voisinage.

La voix du muezzin annonça midi et la foule, au lieu de se rendre à la prière de la mi-journée, remplit la petite échoppe du parfumeur. De toutes parts, des voix surgirent, récitant la supplique de la protection. Le corps du tanneur, gisant comme un cadavre, fut très vite entouré de bras secourables : on lui frottait le ventre, les mains et la tête, on l'arrosait d'eau de rose, on le massait avec de l'argile et de la paille trempées, on lui faisait humer des vapeurs d'encens et du sucre, on retirait un à un ses vêtements, on lui prenait le pouls, on respirait l'odeur par sa bouche pour discerner s'il avait bu du vin ou pris un excès de haschisch. Mais en vain. Personne ne pu déceler l'origine de son malaise

Malgré les traitements, le tanneur, à demi nu, ne donnait aucun signe de vie. Aussi, le parfumeur, dont la boutique commençait à ressembler plus à une fourmilière qu'à un établissement raffiné, envoya-t-il chercher le frère du tanneur, lequel ne tarda pas à venir. A peine arrivé, il s'empara du corps de son frère et l'emmena dans le vestibule, loin des yeux des curieux. Puis pour dissuader la foule de le suivre, il dit :

- Ne vous inquiétez pas, je sais de quoi il souffre. Quand on connaît l'origine de la maladie, la guérison est facile.

L'assistant du parfumeur, resté à l'écart, vis alors le frère du tanneur coller ses lèvres à l'oreille du mourant, lui murmurer des mots, puis mettre sa main sur le nez, qui ne respirait plus. Pendant longtemps, il continua à lui frotter le nez de cette main, qui lui semblait, de loin, enduite d'un onguent noirâtre.

Au bout d'une heure, le tanneur finit par remuer. Il ouvrit les yeux, prononça quelques phrases et se leva sans aucune marque de faiblesse. Les gens se mirent à crier au miracle, au sortilège. Puis ils entourèrent le frère, le suppliant de leur apprendre la formule salvatrice. Celui-ci cachait sa main dans le revers de son abâ et disait qu'il ne s'agissait que de versets du Coran récités avec une foi intense.

Confus du dérangement que son état avait provoqué dans l'échoppe, le tanneur, après mille demandes d'absolution, désira quitter les lieux. De son côté, la foule, sachant que le frère resterait muet sur les paroles magiques, finit aussi par se disperser.

L'assistant attendit le départ du tanneur et de son frère pour quitter l'échoppe. Lorsqu'ils furent assez loin du bazar, il s'approcha d'eux et interpella le frère en ces termes :

- N'aie pas peur de moi. Je ne veux pas connaître la formule occulte, mais je veux juste savoir quel était l'onguent qui recouvrait ta main.

Le frère épia les alentours et voyant qu'ils étaient assez isolés, il avoua :

- Ma main était enduite de crotte de chien.

Puis il poursuivit, en lui montrant le tanneur :

- Tu sais, mon frère est plongé du matin au soir dans l'ordure. Son cerveau et chacune de ses veines sont habitués par cette odeur. La raison de son évanouissement, c'était les odeurs des parfums, c'était le contraire de son habitude. C'est pour cela que pendant une heure, j'ai frotté son nez avec cette odeur familière pour qu'il revint à la conscience.

A Layla, la danseuse : voile de la captivité

elle doit se libérer de l'emprise du Roi des assassins et si possible libérer sa nature de génie du feu.

Au crépuscule une pie se lamente de son sort,
Envie la grande aisance de la huppe son amie.
Et sa liberté.
Nourrit l'espoir de trouver son conseil et s'épanouir alors.
Se présente à la porte de la huppe et frappe.
Une voix demande : "Qui est là ?".
La pie répond : "C'est Moi".
La voix dit : "Il n'y a pas de place pour Moi et Toi".
La porte se referme.
Passe le temps en déserrance et privation,
de retour elle frappe à nouveau.
Une voix demande : "Qui est là ?"
La pie répondit : "C'est Toi."
La porte s'ouvre grande dans la clarté de l'aube.

A Isham, le général : voile de l'honneur

Il doit admettre sa couardise et éventuellement les fautes qu'il a commis à l'encontre de sa lignée.

Arsalân était commandant en chef de la cavalerie d'un émir qui souhaitait aller chez un tailleur réputé pour sa malhonnêteté. Ce dernier s'arrangeait toujours pour voler subrepticement une partie du tissu que ses clients lui apportaient.

Sa visite incongrue avait une raison. Connaissant lui aussi le vice de Shush, le tailleur, il avait délibérément choisi de lui confier un précieux tissu, en l'occurrence un satin de Byzance, et de vaincre l'escroquerie du couturier par sa propre vigilance.

Marchant d'un pas assuré, il se disait :

- Je ne lui céderai pas un morceau, je ne lui céderai pas un seul fil de mon étoffe ! Et même si Shush multiplie les ruses et s'y prend de cent manières différentes, je ne lui céderai rien, rien du tout.

Il franchit la porte du grand bazar, pénétra le secteur des tailleurs et longea les hujreh des fourreurs, des brodeurs et des repasseurs pour s'arrêter enfin devant celui de Shush.

Comme toutes les boutiques, la sienne était surélevée de deux marches; il était là assis sur son coussin, au milieu de rouleaux de draps, de toiles et de satins. Sur le sol était posée une balance qui servait à peser les précieux tissus avant et après la confection d'un vêtement.

Son satin sous le bras, Arsalân se déchaussa et salua chaleureusement le tailleur. Celui-ci sursauta, se leva vivement, jeta un coup d'œil à l'étoffe rare, évalua son client en le regardant de bas en haut et de haut en bas, et répondit encore plus chaleureusement à ses salutations :

- Paix sur toi, sur ton père et sur le père de ton père ! Ô toi le gracieux, le charmant, l'affable, l'avenant, le suave, le délectable, toi l'éblouissant, l'étincelant, l'éclatant...

Berné par les louanges, qui résonnaient à ses oreilles comme un chant de rossignol, Arsalân déroula aussitôt le satin et le lui confia sans même l'avoir fait peser.

- Mon cher ustaâd, mon cher maître, lui dit-il, je te demande de couper ce satin et de me confectionner un beau qabâ de militaire.

- Un qabâ ? Bien. Très bien.

Shush saisit immédiatement ses ciseaux. Sourire aux lèvres, Arsalân, qui semblait même éprouver de la tendresse pour le plus rusé des tailleurs, glissa le tissu sur son corps et lui dit en pliant et dépliant la soierie :

- je veux un qabâ qui soit parfaitement ajusté au-dessus du nombril et large en-dessous.

En signe d'acquiescement, Shush posa ses mains sur ses yeux et s'inclina. Puis, il s'empara du satin et, tout en le mesurant, se mit à raconter des récits de guerre, de libéralités, d'offrandes et de radineries. Toutes ses histoires étaient facétieuses. Tandis que de sa bouche sortaient une multitude d'histoires et de sortilèges, sa main coupa furtivement, au moyen des ciseaux un morceau de satin.

Saisi par les plaisanteries du tailleur, Arsalân rit aux éclats, rit jusqu'à ce que se ferment ses yeux bridés. Là, avec beaucoup de maîtrise, le tailleur coupa très rapidement un autre morceau et le dissimula sous sa cuisse. Debout face au miroir, Arsalân riait de plus belle. Enivré par les blagues du tailleur, il avait sans aucun doute oublié son satin, sa décision et sa détermination. Essuyant les larmes de ses yeux, tant il riait, Arsalân demanda au couturier sur un ton pitoyable :

- Pour l'amour de Dieu, continue. Ne t'arrête surtout pas. Divertis-moi encore.

Le tailleur, faisant de son client sa proie, débita une pitrerie encore plus cocasse que les premières. Saisi d'un fou rire, Arsalân n'eut plus d'yeux, plus de raison, plus de prudence. A ce moment-là, réconforté par le rire de son client, Shush subtilisa un morceau de satin correspondant à la manche du manteau et le dissimula adroitement.

Le militaire tentait de reprendre son souffle et s'apprêtait à en demander davantage. Soudain un indigent en guenilles l'interpella de l'allée du bazar et lui fit remarquer qu'il était devenu lui-même une farce. S'avançant, il saisit Arsalân par les épaules et le mit face au miroir.

- Regarde-toi. Regarde-toi bien. Aucune histoire n'est plus risible que toi ! Le tailleur de vanité a coupé avec les ciseaux du temps, morceau par morceau, le satin de ta vie, tandis que tu implorais sans cesse les facéties de ce monde.

Le vagabond demanda à boire. Le tailleur lui versa un verre d'eau, dont il but quelques gorgées, puis s'en alla aussi inopinément qu'il était venu.

Appréhendant d'être pris et déshonoré, le tailleur enroula le reste du satin et le remit à Arsalân. Puis il fit de même avec les pièces volées. Le militaire les refusa. Il quitta sèchement le hujreh du couturier et renversa sur son passage l'inutile balance.

A Umar, le Grand Vizir : voile de la responsabilité (obligations envers le calife)

Il doit renoncer à la charge de grand vizir et au service du calife pour l'amour de la princesse.

Cinq piliers soutiennent la mosquée,
L'homme porte la foi.
Quatre fléaux s'abattent sur le monde,
L'homme fait rempart de son être.
Peur, ignorance et naïveté avilissent l'esprit,
L'homme les repousse au fil de sa raison.
Deux empires s'affrontent dans leur grandeur
L'homme tente de faire mesure.
Un grain de sable se glisse dans sa botte,
Seul Dieu pourrait y remédier.

A Dûnya, la devineresse : voile de la déchéance

Elle doit relever la tête et abandonner son voile noir. Elle doit s'ouvrir à une nouvelle vie heureuse.

Sur la route de la prison errait l'héritier d'une grande famille, cheveux défaits, enveloppé dans un manteau grossier, indigne de lui. Sa tête, avant cette déchéance, était entourée des plus soyeux turbans et son corps ne supportait que le contact des soieries les plus fines. Un ami relieur qui le connaissait bien en éprouva un étonnement total quand il s'approcha de lui, le salua très humblement et lui dit :

- regarde-moi ! Je suis accablé de ce fléau parce que j'ai désiré un pervers. Pour lui, j'ai dû vendre mon mobilier et mes propriétés. Pour lui, j'ai perdu ma maison, mon argent, mon or, mon bonheur et ma réputation. Et j'avance dans l'adversité pour la satisfaction de mes ennemis.

L'ami le regardait avec compassion en se demandant ce que il pouvait faire pour lui.

Il s'approcha davantage. Il sentit l'odeur infecte d'un corps crasseux.

Puis il l'entendit dire :

- Fais un effort pour que je sois libéré de cet état, pour que je puisse bondir hors de cette boue sombre.

Ensuite il cria de toutes ses forces :

- Délivrance! Délivrance! Délivrance!

Des curieux, hommes et femmes, enfant et esclaves, soldats et commerçants, se regroupèrent autour de lui. Un d'eux, un gardien de prison, lui demanda:

- Tu n'as aucun gardien, aucune chaîne, aucun fer. Tes mains sont libres et tes pieds aussi. Mon frère, de quelle chaînes veux tu te libérer ? De quelle prison veux-tu t'échapper ?

L'homme qui puait se détourna de son ami et s'adressa au gardien :

- de la chaîne de la destinée et de la prédestination, de cette chaîne qui est invisible à tous, de cette chaîne qui est pire que la prison et le fer, de cette chaîne qui ne peut pas être brisée par le forgeron, de cette prison qui ne peut pas être détruite par le terrassier, de cette chaîne invisible à tout oeil sauf à celui du prophète.

Il se tut, alors que tous se mettaient à commenter son état et ses paroles étranges. A la diminution de l'odeur infecte que l'homme chacun sentit qu'il s'éloignait. Longtemps dans la ruelle et en tout lieu, il continua partout d'apostropher des inconnus et leur dire :

- Une prière, un effort, pour que je sois libéré, pour que je puisse bondir hors de cette chaîne invisible!

Autre poème éventuellement

Dans ce miroir, le reflet s'est terni

Ce foyer ne réchauffe plus le corps

La chanson n'est plus que plainte

Aucun appétit ne menace le festin

Et le sommeil troublé s'est fermé au rêve.

A Jabir, le Grand Eunuque : voile de la peur

il doit accepter sa responsabilité et se soumettre à la loi du calife. Son meilleur ami lui tranchera la tête (dans l'illusion).

Prêt à saisir la feuille au vent,

Adossé à l'amour sincère.

Lâche les rênes à ton destin

et ne dors que l'esprit tranquille.

Ce n'est pas en un clin d'œil

que Dieu change les choses.

Ibn Hachim

A Hassan, le mendiant : voile de l'immortalité

Il doit admettre qu'il n'est qu'un homme ou renoncer à la lampe et le pouvoir qu'il lui donne.

Un homme revient de voyage et retrouve un jour sa propre écriture parmi des ouvrages entassés. Il s'agissait d'une lettre rédigée l'année précédente, décrivant une séparation et le départ d'une femme qu'il aimait. Un départ dont il avait souffert. Il enroula le manuscrit dans la manche de son abâ, sachant que ces gémissements n'avaient plus lieu d'être. En quittant sa maison, il allait retrouver sa bien-aimée, cette habile voleuse de cœur qui lui était revenue.

Il l'a retrouvée comme à l'accoutumée, sur les toits du hammam bleu. Il était impensable qu'il se rendisse chez elle, d'où ce choix insolite. Immergée dans la colonne de vapeur, elle paraissait aussi belle, sinon plus qu'auparavant. Il contemplait chacun de ses membres et se disait qu'il pouvaient servir de support à sa prière, et que, entre ses lèvres et Dieu, il ne voyait pas de frontière.

L'étreignant dans ses bras, il tira, non sans mal, de la manche de son abâ la lettre ancienne.

Son amie jeta un regard soupçonneux à la feuille; Il n'y fit pas attention. Puis il commença à lui lire son récit de lamentations, de supplications mais aussi d'éloges. Tout d'abord, elle l'écouta attentivement. Puis voyant que plongé dans la lecture, il la repoussait, elle finit par lui dire :

- Quelle est cette attitude étrange ? Tu parles de séparation au moment même de l'union. Tu parles de l'absence au moment même de la présence. Tu parles de corps éloignés alors que je suis à tes côtés. Est ce là le signe des amoureux ?

Il détacha ses yeux de la lettre et s'aperçut que celle qu'il voyait là, assise à ses côtés, ne correspondait plus à la destinataire de ces phrases de naguère.

Il prit ses mains fines et diaphanes, et lui avoua :

- ce que je voyais en toi un an plus tôt, je ne le trouve plus.

Elle retira ses mains et alla s'asseoir un peu plus loin sans parler. Elle semblait songeuse. Puis elle lui dit d'une voix brisée :

- Dans ce cas, ton amante est loin, alors que je suis ici. Je ne suis pas celle que tu aimes. Je ne suis pas entièrement ce que tu désires. Je ne suis plus l'objet de ta quête.

Elle releva son voile et couvrit ses cheveux comme si, déjà, elle ne le considérait plus comme un intime.

Puis, sans un mot, elle s'éloigna et, avant de descendre les marches et de disparaître, elle jeta la lettre dans le fourneau qui réchauffait le hammam.

Autre poème éventuellement :

J'ai vu l'orage et la tempête.

La plus grande force tient dans les cieux.

J'ai vu le troupeau d'éléphants traverser la plaine.

La plus grande force tient dans la bête.

J'ai vu l'ermite garder la foi.

La plus grande force tient dans l'esprit.

Mais toute force est illusoire, sinon Dieu.

A Anouar, le marchand : voile du matérialisme

Il doit retrouver sa ferveur pour le Feu sacré et si possible identifier Layla pour lui déclarer sa flamme.

Pendant des années, un homme s'était senti enchaîné au désir de s'unir à une lune, à une femme qui le stupéfiait, à une femme qui l'avait fait mat aux échecs. Mais il persévérait car, telle un incantation lui revenait la voix de son père disant : "Tu ne peux trouver que si tu cherches. Tu ne peux accéder à la joie que si tu patientes, car la joie est l'enfant de la patience." Il continuait donc à chercher et à patienter. Un jour, enfin, à son grand étonnement, elle lui dit de but en blanc: " Monte ce soir dans la tour de ma maison. Tu trouveras ouvertes toutes les portes. Assieds-toi là, mange un bol de légume que j'ai spécialement préparé pour toi, et attends moi jusqu'à minuit. Ne m'appelle surtout pas. J'arriverai à minuit pile."

Il ne pouvait pas contenir sa joie. Des années de recherches et de patience, finalement, allaient être récompensées. Sa lune apparaissait, sa lune surgissait de la poussière et venait vers lui. Il ordonna aussitôt à son commis de se rendre à la mosquée pour y faire des offrandes et y distribuer du pain. Puis, la nuit, apprêté et parfumé, il se rendit le cœur battant dans le quartier de sa bien-aimée, puis dans sa rue, puis dans son jardin, puis dans sa maison, puis dans la cage d'escalier de sa maison et enfin dans la tour. Les portes étaient, en effet, toutes ouvertes, une chandelle et un bol de légumes posés à même le sol. Il faisait sombre. Il commença à grignoter les légumes. Un temps passa. Lorsqu'il se réveilla la lumière inondait la tour. La voix du Muezzin annonçait l'aube. Il se leva précipitamment. Le jour était bel et bien levé sans qu'il se fût uni à sa lune. Des gouttes de sueur inondèrent brusquement son visage. Il mit la main dans sa poche pour en sortir un mouchoir, mais il y trouva des noix déposées là par sa voleuse de cœur.

Sa lune était arrivée à minuit pile et l'avait découvert allongé, endormi. Les noix, c'était pour l'humilier, ça voulait dire : " Tu es encore un enfant. Saisis ces quelques noix et va jouer au tric-trac, tu ne mérites pas de jouer à autre chose."

A Ismaël, le bourreau : voile de la malédiction

Il doit identifier le fantôme de son grand père, le rabin Joaquin et accepter son don en s'adressant à ses fantômes.

Un porteur d'eau vivait dans la plus sévère misère avec son âne. L'animal attendrissait les cœurs les plus insensibles. Son corps était courbé comme un anneau. Son dos accablé de lourds fardeaux, exhibait cent traces de plaies. Sa nourriture se réduisait à quelques brins de paille sèche. De l'orge, il n'en avait même jamais flairé l'odeur.

Un jour, le maître de l'écurie royale, passa devant leur taudis et discuta avec le porteur d'eau. Il se connaissaient bien. Ce dernier le félicita pour la hardiesse de la cavalerie. La menace des mongols hantait les esprits. Ils déferlaient avec pour seuls présents des larmes, des souffrances, des incendies, des cadavres et des épidémies. Le maître d'écurie semblait extrêmement préoccupé, mais cela ne l'empêcha pas de s'apitoyer sur le sort de la malheureuse bête :

- Pourquoi cet âne a t il le dos si courbé ?

Le porteur d'eau répondit :

- C'est ma faute. Ma misère lui a fermé la bouche.

Le commandant lui caressa le museau et voyant qu'il respirait à peine, il ajouta :

- Confie-le moi pour quelques jours. Je te le rendrai robuste comme un roi.

Ravi, le porteur d'eau tendit aussitôt vers le maître d'écurie royale l'extrémité d'une corde avachie.

Dès qu'ils pénétrèrent dans l'enceinte des écuries, l'âne s'arrêta et fixa de ses yeux épuisés le sol, magnifiquement lessivé et astiqué. Il vit la paille et l'orge en abondance. Il vit les chevaux arabes étrillés et bouchonnés. Il les vit prospères, corpulents, admirables, fringants.

Le commandant confia la bride de l'âne à un soldat. Il relevait son museau vers le ciel comme s'il voulait par ce geste implorer Dieu et lui dire :

- Bien qu'étant un âne, je suis quand même ta créature. Pourquoi réserves tu à moi seul la faim, la misère, les blessures, les courbatures, les fléaux, et le désir de mourir à chaque instant, tandis que ces chevaux arabes sont brossés, choyés, alimentés et respectés ?

Le soldat poussa l'âne vers la mangeoire et ferma la porte.

Quelques jours passèrent. Les mongols galopèrent aux frontières.

Le porteur d'eau vint aux écuries royales pour s'enquérir de son âne. Cette fois, à cause de la guerre, on ne voyait que des chevaux aux pattes bandées, des bêtes blessés ou mutilés. Le sol, jadis étincelant, n'était plus qu'un flot de sang. Ailleurs, un chariot, débordant de charognes, se dirigeait lentement vers le charnier. Il regarda du côté des mangeoires, où un cortège de chevaux amputés, essayait, dans une attitude acrobatique, de manger une infime ration d'orge. Là, soudain, il remarqua son âne. Il était le seul animal encore debout sur ses quatre pattes et ne paraissait pas souffrir du manque d'orge et de paille. Il lu dans son regard qu'il était enfin content de son sort et satisfait de sa pauvreté.

A Noura, la princesse : voile de la maturité

Elle doit admettre qu'elle n'est qu'une enfant et s'en remettre à un parent de substitution.

Au loin monte la fumée, la brousse entière frémit.
La gerbille, courageuse, court tous azimuts
quérir ses confrères, avertir du brûlis
au défi du danger, car aider est son but.

Prends garde au feu Fennec, il faut fuir au levant !
Pointant grand ses oreilles, lui se dirige au nord,
Car le temps de le dire, sent que tourne le vent.
Vers une autre que lui, elle conduit ses efforts.

Arrête Dame Marabou aux échasses agiles,
Pour l'aider à porter son œuf bien à l'abri.
Mais par sa maladresse elle ralentit l'exil.
Et la Grande agacée n'offre que son mépris.

Ordonne à la vipère de cesser toute chasse,
Pour laisser à chacun l'espoir de se sauver.
La souris échappa tout juste à la menace.
Le serpent glissa, sourd, à l'injonction donnée.

A son tour tourmentée par un assaut des flammes,
Rejoint toute sa famille tapis au creux des roches.
Elle saisit l'occasion de protéger son âme,
dans un profond terrier, dans l'amour de ses proches.

A Marjane, l'esclave : voile de l'abandon

Elle doit retrouver un véritable lien affectif et si possible renouer avec son père avant la fin du jeu.
Elle a aussi besoin de renoncer à sa colère.

Un homme du nom de Farid attendait un jour la visite de son ami d'enfance Umar. Tous deux étaient originaires de la lointaine ville de Nichapour. A son arrivée, comme ils disposaient de toute la journée, Farid lui proposa de se rendre au meilleur hammam de la ville, où ils pourraient passer de longues heures à se faire laver, masser, huiler, parfumer et coiffer. D'abord une boulangerie, ensuite au hammam, répondit Umar. J'ai tellement faim qu'il me faut manger ou je tombe.

Son hôte le conduisit à la première boulangerie, mais avant même qu'il n'ait franchi le seuil, il lui dit :

- Ici, tout le monde est chi'ite. Evite de prononcer ton nom. Pour ces gens-là, Umar évoque le nom du premier imam, Ali, que Dieu honore sa personne, de celui qui l'a empêché de régner. Si tu t'appelles Umar, dans cette ville personne ne te vendra du pain.

- Tu en es sûr ?

- Personne, même si tu débourses cent dinars.

Il avança vers le boulanger et dit d'une voix affable :

- je suis Umar. Pourrais-tu, dans ton amabilité, me vendre du pain ?

Occupé à pétrir la pâte, le pétrisseur jeta un regard étonné sur le client qui semblait le défier, puis répondit en désignant une autre boulangerie :

- Va dans une autre boutique. Cinquante pain d'ici ne valent pas un seul de là-bas.

Umar chercha du regard une autre boulangerie. Farid s'approcha de lui et chuchota à son oreille :

- Si tu veux vraiment du pain, dis lui que tu ne vois pas d'autre boutique, que tu ne désires t'approvisionner que chez lui. Cela va l'attendrir et il ira même jusqu'à oublier ton nom.

Parole dite en vain. Repérant sans peine l'autre boulangerie, Umar s'ébranla vers cette deuxième boutique. Farid le suivit. A peine éloignés d'une dizaine de pas, nous entendîmes la voix du premier pétrisseur criant à son collègue :

- Ô frère, voici Umar, vends lui du bon pain !

Quelques pas plus loin, ils découvrirent le fourrier qui décollait le pain de la chemise du four. Sans même prendre le temps de le regarder, le buste plongé dans le fourneau, il cria à tue-tête à l'adresse d'un troisième artisan à quelques distance de là :

- Ô collègue, comprends le sens de mon appel et donne à cet Umar du pain !

Déconcerté, Umar tenta de se rendre à la troisième boulangerie. Arrivés presque à la sortie du bazar, ils localisèrent la nouvelle boulangerie et le garçon boulanger qui, sur l'étalage, parsemait de grains de pavot ses pains encore brûlants. A leur vue, il leva le bras, indiqua une autre boulangerie à l'extérieur de l'enceinte du bazar, et cria de toutes ses forces :

- Ô compagnon, cet Umar arrive pour se procurer du pain ! Ils sortirent du bazar et cette fois Umar renonça au pain.

Les deux hommes devisèrent quelques temps ensemble au bord d'un ruisseau en évoquant notamment cette expérience.

Sur la route du retour, ils virent un hammam. Umar frappa à la porte. Une voix de l'intérieur, demanda son identité. Farid s'avança pour répondre à sa place, mais il l'entendit dire :

- Mon frère, accorde à un étranger l'entrée dans le seul hammam de la ville.

La porte s'ouvrit. Il pénétra à l'intérieur. Le portier tenait à la main un morceau de pain.